

La vie éternelle

Source toujours jaillissante ?

par **Christoph Theobald**

La « vie éternelle » est incontestablement, comme le soulignait récemment le Pape François, une « ligne de crête » de la foi chrétienne et sans doute l'une des plus escarpées.

Dès qu'il s'agit de confronter nos espérances à la réalité de la mort, tout se passe comme si les mots pour mettre ces deux dimensions en rapport nous faisaient défaut. Rien d'étonnant à cela : la ligne de crête qui sépare le versant de la foi et le précipice de la peur a, depuis toujours, de quoi donner le vertige et, souvent, le silence est préférable au vite-dit bavard. C'est ce vertige qui se fait sentir dans la manière dont l'Épître aux Hébreux articule le constat que « le sort des hommes est de mourir une seule fois » (He 9,27) et l'unicité de la Passion du Christ.

Dans son célèbre ouvrage *The Sense of an Ending*, le critique littéraire Frank Kermode mettait en garde contre la tentation de remplacer l'idée « apocalyptique » de fin – au double sens de quelque chose qui s'achève tout en permettant au nouveau d'advenir – par celle d'une crise perpétuelle, indéfiniment prolongée.

Le moins qu'on puisse dire est que ce que Hegel appelait le « mauvais infini » de l'« ainsi de suite » perpétuel, qui lui faisait horreur, a aujourd'hui le vent en poupe, comme le montre l'inflation des aspirations trans- et posthumanistes qui cherchent à vaincre à tout prix la vieillesse, la maladie et finalement la mort, offrant une caricature grinçante du « *Mort, où est ta victoire, où est ton aiguillon ?* » (1 Co 15,55) paulinien. Leur quête concerne certes la vie, mais une vie qui fait l'économie de l'épreuve de la mort, avec pour résultat de penser non pas tant la vie éternelle que l'amortalité sous le signe de la maîtrise absolue. Si la vie est une simple affaire de management, l'éternité se laisse, elle aussi, manager, du moins pour ceux qui disposent des capitaux nécessaires.

C'est dans cette situation qu'un retour aux sources scripturaires s'avère indispensable : aux métaphores bibliques diverses (festin, table, maison, chez-soi) et surtout à la série impressionnante des implications qui scandent la théologie johannique de la « vie » et, en particulier, le discours de Jésus sur l'eau vive au chapitre 4 de l'Évangile de Jean. Cette source d'eau vive jaillissant en vie éternelle, « on ne la cherche pas au-dehors proche ou lointain. Elle n'est plus extérieure à celui qui la boit. Elle est à l'intérieur et si près du cœur qu'elle se confond avec lui. Cette eau essentielle ne saurait être une eau dormante. Elle n'est eau vive qu'en devenant source. Elle n'est source que par jaillissement et son rejaillissement en vie éternelle » (Stanislas BRETON, *L'avenir du christianisme*, DDB, 1999, p. 69). « L'éternité », conclut le philosophe, « entre à nouveau dans notre parler de tous les jours, mais elle n'évoque plus un monument d'ennui qui n'excéderait le temps que pour prendre la figure de la mort. Elle est mouvement, source toujours naissante ». Reste à se demander comment l'éternité, et quelle sorte d'éternité, peut à nouveau rencontrer notre parler quotidien.

Programmé bien avant le début de l'arrivée du coronavirus en Europe, ce numéro, dont la conception doit beaucoup aux Professeurs Jean Greisch et Marie-Jo Thiel, rejoint donc une actualité brûlante. Car si des pandémies ont toujours existé – le paludisme qui sévit depuis le début de l'humanité entraîne encore 400 000 morts par an –, l'interconnexion mondialisée de tous nos échanges fait que la propagation des virus passe désormais par des voies inédites et met l'humanité *collectivement* – et non pas seulement telle région limitée et éloignée – devant l'expérience de la mort. S'ajoute à cela, dans le cas de l'actuelle pandémie et de la distanciation physique qu'elle a nécessitée, qu'un nombre considérable de nos concitoyens sont décédés dans une solitude totale, privés de la présence de leurs proches, et que ceux-ci ont été dépossédés des rites mortuaires permettant de traverser l'épreuve du deuil.

Largement occultées dans nos sociétés occidentales, les questions du sens de la vie, de la mort et « l'après-mort » se sont donc subitement rappelées à notre souvenir. Elles étaient présentes dans les précédentes livraisons des *RSR* qui se sont interrogées sur le passage de l'holocène à l'anthropocène et, pour l'interpréter, se sont saisies des deux grands schèmes bibliques que sont l'apocalyptique et la sagesse (*RSR* 107/4 et 108/1 et 2). La question de l'épreuve de la mort individuelle et collective ainsi que celle de la « vie qui demeure » se posent en effet au croisement de ces deux manières d'aborder le temps. Plus largement, le présent numéro est dédié à l'inventaire des modalités d'articulation ou d'opposition de la réalité de la mort et de nos espérances, connues au sein de l'humanité, et d'y situer l'approche biblique et chrétienne.

Il ne se veut pas seulement descriptif, mais également réflexif et même prospectif.

Dû à Damien Le Guay, président du *Comité national d'éthique du funéraire*, un premier article traite donc de « l'éternité » comme croyance, distinguant quatre régimes de conflit entre celle-ci et la mort : le « régime d'origine », le « régime chrétien », le « régime psychique » et le « régime transhumaniste ». Son diagnostic final du désarroi actuel des occidentaux, nus face à la mort et à la promesse d'éternité, est repris par Bernard N. Schumacher. Il situe nos sociétés contemporaines dans le sillage des Lumières françaises et en dégage les présupposés philosophiques, tels qu'ils s'expriment dans l'hypothèse d'une temporalité close par la mort ou dans celle d'une temporalité ouverte au progrès. Selon cette dernière, « l'immortalité » s'incarne dans l'utopie du progrès libéral ou socialiste, voire dans une « amortalité » technoscientifique, défendue par le transhumanisme. L'article renverse le présupposé des Lumières et montre que, loin de conduire à l'obscurantisme, le consentement à la mortalité et l'espérance d'une vie immortelle, à la fois personnelle et communautaire, sont au contraire une hypothèse raisonnable, à condition cependant de ne pas réduire nos sociétés à ce qu'elles produisent mais d'honorer aussi ce qu'elles reçoivent.

Les trois articles suivants du dossier s'inscrivent explicitement dans la tradition chrétienne, remontant à la fois à ses sources et en repensant ses enjeux rituels et théologiques pour aujourd'hui. L'exégète johanniste bien connu de nos lecteurs, Yves-Marie Blanchard, propose d'abord une enquête lexicale sur le syntagme « vie éternelle » dans l'Ancien et le Nouveau Testament, avant de mettre en relief la nouveauté biblique et actuelle de l'eschatologie johannique. Sur cette base, Bénédicte Mariolle analyse les métamorphoses contemporaines de la liturgie et de la pastorale des funérailles, mises à rude épreuve par la crise de la covid. De manière prospective, elle suggère comment, à partir des vecteurs permanents de la ritualité chrétienne du deuil, la liturgie peut fonctionner aujourd'hui comme une instance critique par rapport à la déshumanisation de la mort et offrir à nos contemporains une manière d'accompagner l'ultime « passage » dans une perspective pascalienne. Jean-Baptiste Lecuit, enfin, qui tient le bulletin d'anthropologie théologique des *RSR*, s'attache à repenser la conception chrétienne de la « vie éternelle » à partir de son centre christologique et trinitaire, tout en prenant position dans les controverses anciennes et contemporaines sur la corporéité, la temporalité et l'universalité de la Résurrection.

La question qui accompagne le titre de cette livraison, *La vie éternelle – source toujours jaillissante?*, habite l'ensemble des contributions de ce numéro. Elle émerge du diagnostic de la mentalité occidentale, privée et, pour beaucoup, libérée de son enveloppe religieuse; elle sus-

cite la raison philosophique et renvoie ultimement à la conviction de chacun, le quatrième évangile identifiant la « source d'eau jaillissant en vie éternelle » avec la foi; elle nécessite une réflexion théologique et liturgico-pastorale approfondie sur nos représentations et sur les énoncés chrétiens de l'espérance aux prises avec le scandale de la mort. Si le dossier qu'on vient de présenter contribue à rouvrir ce gigantesque chantier, il aura atteint son but.

Signalons par ailleurs à nos lecteurs que l'actualité des dernières livraisons n'efface pas l'importance que la Rédaction des *RSR* attache à l'évolution des disciplines de science religieuse et de théologie, documentée dans nos Bulletins. Aussi trouveront-ils dans ce numéro le Bulletin de théologie de la création et sciences, rédigé par François Euvé, et le Bulletin de théologie sacramentaire, dû à Etienne Grieu; deux bulletins qui ne sont pas sans lien entre eux ni avec la thématique eschatologique dont il vient d'être question.

*

Le 28 juillet dernier, le P. Joseph Moingt nous a quittés en sa 105^e année. Rédacteur en chef des *Recherches de Science Religieuse* pendant presque trente ans (entre 1968 et 1997), il y a laissé une marque indélébile, transformant la revue en laboratoire d'une nouvelle manière de faire de la théologie. Un numéro spécial sera consacré à sa pensée. Mais en hommage à sa personne, le lecteur trouvera à la fin de notre dossier un bref regard rétrospectif sur son itinéraire et son œuvre monumentale.